

1. LE CHEMINEMENT

Heureux le voyageur qui a reconnu le Désiré !(1)

J'étais convaincu. Embrasé. J'avais trouvé mes réponses !

Je venais de dévorer le dernier chapitre de "Baha'u'llah et l'ère nouvelle" comme les autres, sans souffler.

Et comme pour les fois précédentes, il me fallut un temps pour "redescendre", recouvrer mes esprits. Et savoir où j'étais. Des bosquets d'arbres, des massifs de fleurs soignés, des enfants qui jouent...

De toute évidence, je me trouvais dans un parc. À côté de moi, sur le banc où j'étais en train de lire, un paisible quadragénaire s'absorbait dans la beauté du soleil couchant. À peine tournée la dernière page, sans même réfléchir, je me penchais vers lui, poussé par l'exaltation :

- Sir, il faut à tout prix lire ce livre, il est FOR-MI-DA-BLE ! Plus tard, j'apprendrai que cela s'appelle, dans le vernaculaire des disciples de la Beauté d'Abha, faire de l'enseignement.

* * *

C'est donc sur le banc d'un parc anonyme de Vancouver, au Canada, qu'un beau dimanche soir du 25 mars 1969 je décidais de devenir baha'i.

Voilà quatorze ans que j'avais quitté la terre de mes ancêtres, la douce France, et que je cheminais de par le monde mû par un instinct qui m'assurait que ce que je faisais était juste. Une insatiable curiosité d'esprit me poussait inexorablement à aller découvrir ce qui se cachait derrière la colline, certes, mais pourquoi ?

Les questions qui se faisaient de plus en plus pressantes au cours de mes derniers mois de bourlingue venaient enfin de trouver réponse dans les écrits de Baha'u'llah. Sans cette découverte bouleversante, mon tour du monde eût été futile. Ce soir-là, le puzzle était enfin assemblé. Ma vie prenait son sens. La joie m'envahissait.

J'avais trouvé la vérité !

Mais comment avais-je atterri dans ce parc de Vancouver, si loin de ma banlieue natale ?

Ô mon Seigneur, j'ignore ce qui est en Toi !(2) Alors, par quelle fantaisie de Ton esprit transcendant, décidas-Tu un jour de faire galoper le fils d'un paysan auvergnat à travers le monde à la recherche de Ton nouveau message ? Je l'ignore, mais Tu as le pouvoir de faire ce qu'Il te plaît. Indéniablement. Car si j'avais voulu effectuer ce tour du monde de ma seule propre volonté, je n'y serais jamais arrivé. Surtout dans les conditions que l'on connaît [Lire "La Terre n'est qu'un seul pays", "La Route et ses chemins" et "Les Chemins de la Paix".] Mon cheminement, ma "légende personnelle", n'est pas plus extraordinaire que le cheminement de tous ceux qui ont eu le privilège de découvrir la Foi par eux-mêmes : il est différent, tout simplement.

1955 - Je ne peux pas l'expliquer, c'est plus fort que moi, il me faut partir.

Lorsque je quitte Brunoy à l'âge de dix-sept ans, je veux apprendre l'anglais. Le destin déjà, puisque c'est dans cette langue que j'allais découvrir et étudier les versets divins pour aujourd'hui. Loin de moi alors, toute idée d'aller étudier les religions de la planète, de débusquer une nouvelle révélation et encore plus loin, la pensée que je ne rentrerai que dix-huit ans plus tard !

Dès l'Écosse, justement le pays de J.E. Esslemont, l'auteur du livre qui illuminera ma vie plus tard et lui donnera sa direction, je compris que la soif d'apprendre, de découvrir et de connaître ne me laisserait pas de répit. Le rêve de parcourir le monde m'habitait depuis la plus tendre enfance.

Avec ce premier pays, il se concrétisait enfin. Une fois assimilée la langue d'Esslemont, je me suis dit, pourquoi ne pas apprendre l'espagnol, l'allemand, l'italien ? Je voyais en ces langues des clés

qui m'ouvriraient le coeur de nouveaux peuples. Et finalement, pourquoi pas le russe ? Mais là, un système s'y opposait, système qui m'interdisait de débarquer avec quelques sandwiches en poche, de fouler un sol nouveau en quête d'un travail quelconque pour y résider et en apprendre l'idiome.

À vingt-sept ans, je parlais donc cinq langues et l'on me formait pour être le directeur du nouvel hôtel de la chaîne dans laquelle je travaillais comme réceptionniste. La consécration, pour un ancien élève de l'école hôtelière de Paris ! Et, par-dessus le marché, la fille de l'actionnaire le plus riche de cette chaîne s'était éprise de moi.. L'autoroute était tracée. L'Italie m'enchantait. Il m'eût été facile de jouir des délices de Capoue pour le restant de mes jours.

Mais l'Éternel en avait décidé autrement.

1965 - J'avais réalisé mon premier plan : apprendre des langues.

Un instinct plus fort que moi m'incitait toujours à poursuivre la route. Mais vers quel pays maintenant ? Je tâtonnais : Inde, États-Unis, Mexique, Argentine, Uruguay... Finalement, après bien des histoires, c'est au Canada que j'atterris. À Toronto, précisément. Comme toujours, sans boulot, sans argent et sans papiers de séjour. Mais là, ô soulagement, je comprenais déjà les deux langues officielles du pays dès l'arrivée ! Bien vite, une bonne place de traducteur aurait pu m'y clouer sur place. Traduire pour la plus grande compagnie d'assurances du monde, la Prudentielle d'Amérique, sans posséder ni bac ni licence, quel défi ! Et me former pour être directeur du bureau de traduction dans le futur. Incroyable, pour l'écolier nul en langues que j'avais été ! Et à nouveau l'amour sous les traits d'une belle Québécoise qui ne demandait qu'à m'enchaîner ! Ma cabane au Canada, en somme.

Le rapport coût de la vie - salaire étant plus favorable en Amérique du Nord qu'en Europe, pour la première fois, j'avais la possibilité d'économiser. Ce que je m'appliquais soigneusement à faire pendant trois ans. En me contentant de repas frugaux et en louant la chambre la moins chère de Toronto, chambre équipée de toilettes où je devais baisser la tête pour uriner, le toit étant calculé pour la taille des propriétaires chinois. Et en faisant des heures supplémentaires à tire-larigot car je sentais que je pouvais enfin constituer le magot libérateur. Magot qui me permettrait de voir le monde entier, de réaliser mon rêve de toujours, mon rêve impossible.

Le voyage m'appelait inexorablement et, bien amarré au mât du navire de Celui qui est le Seigneur de tous les mondes, je ne me laissais pas séduire par ces nouvelles sirènes.

1967 - Enfin le grand départ. Les douze premières années n'avaient été que préparation, apprentissage. À nouveau, je sens que je n'ai pas le choix, qu'il me faut continuer. Aucune idée mystique ne me taraudait. Je ne me posais même pas de questions existentielles. Non, je voulais découvrir le monde tout simplement. En bon boy-scout que j'ai toujours été, je me recollais le sac sur le dos. Mon seul souci en ce mois de novembre était de savoir avec qui partir. Car la trouille de l'inconnu me paralysait encore. Je trouvais finalement deux Canadiens qui partaient, eux, faire le tour de l'Amérique du Sud dans un taxi londonien. Sécurisant, cette maison ambulante et cette compagnie. Ensuite, je pensais prendre un bateau pour le Japon, gagner l'Inde par avion et l'Europe en autocar. Faire un tour du monde classique, en somme. De nouveau, je le répète, loin de mon imagination étaient les aventures et la découverte qui me guettaient. Pas une seconde ne m'avait effleuré l'idée que j'allais parcourir 340 000 Km en stop et zigzaguer pendant six ans ininterrompus sur toutes les routes du monde. Et découvrir que Dieu a renouvelé son message pour aujourd'hui. J'avais trente ans, ce qui n'était pas l'âge des milliers de routards de l'époque. Pourtant, je savais au fond de moi que c'était cela que je devais faire et rien d'autre. Aucune autre option ne me trottait dans la tête.

La visite de l'exposition internationale de Montréal, juste avant le départ, m'avait toutefois offert un avant-goût de ce qui m'attendait. Tous ces beaux pavillons assemblés sur une île du Saint-Laurent n'avaient fait qu'exacerber ma soif d'exotisme. Le 25 novembre 1967, j'abandonnais donc une nouvelle fois confort, sécurité et affection pour la vallée de l'inconnu. Seize mois, jour pour jour, avant de découvrir la Toison d'or de mon odyssee. Et de comprendre le pourquoi de cet irrépressible

appel de la route.

À Buenos Aires, je quitte avec soulagement mes deux Canadiens et leur cocon de voiture qui m'empêchent de rencontrer les autochtones, de vivre l'amitié. May Bolles, inhumée dans cette mégapole, a dû sourire en apercevant ce petit Français qui passait innocemment par-là, sur la piste de ces mêmes écrits sacrés qu'elle avait su être la première à introduire en France en 1898. Ce qui en fait la mère spirituelle de ce pays. Elle a dû d'autant plus sourire que c'est un des livres de sa propre fille (Ruhyyih Khanum) qui m'introduira plus tard à la Foi, en Alaska.

Le premier stop que je tentais devait me mener à Bahia. Prémonitoire ?

À partir de la Terre de Feu, je fis un bout de route avec deux étudiants : une Américaine d'Atlanta et un Mexicain qui me fournira les armes pour bien vivre la route. J'avais l'envie, l'énergie, mais pas encore le style. Il m'apprit que la bonne humeur et la gaieté étaient les meilleures des armes. Nous refaisions le monde chaque jour, tous les trois, au bord des pistes gelées de Patagonie ou sur les sentiers escarpés des Andes. Nous nous sommes séparés à Manaus, au cœur de l'Amazonie. Eux devaient retourner à leurs études. Je retrouverai le Mexicain chez lui quelques mois plus tard pour les Jeux olympiques. Ce n'est qu'après le Mexique que je me suis retrouvé seul pour de bon. La fusée s'était débarrassée de ses boosters. Il ne lui restait plus qu'à trouver son orbite. De cela, j'étais toujours inconscient. Néanmoins, j'étais sur la trajectoire prévue par l'Ordonnateur suprême. Je voyageais dans des conditions précaires : pas de tente, pas de matelas pneumatique, pas de gourde d'eau, pas de médicament, pas de lampe de poche, pas de couteau, pas de gamelle... Je dormais n'importe où et j'avalais des clopinettes dans les marchés ou auprès des carrioles de rues. Je ne me déplaçais qu'en stop. Je m'étais détaché, dépouillé. J'étais devenu disponible.

Quatorze ans hors de France, à observer mes frères les hommes, leurs us et coutumes, leurs croyances et tabous, quatorze ans à subir leurs cloche merles et leurs cocoricos avaient fait germer en moi beaucoup d'interrogations dont deux de taille. Car même si je n'étais nullement parti pour étudier les religions du monde, j'avais dû me pencher sur leurs textes sacrés pour essayer de comprendre les civilisations qu'elles avaient fait naître et que je traversais maintenant. Premièrement, si toutes les religions parlent d'amour, comment se fait-il qu'elles s'entre-déchirent ? Et deuxièmement, si elles prétendent toutes qu'il n'y a qu'un seul Dieu, comment se fait-il qu'il y ait autant de religions ? S'il n'y en avait qu'une, pensais-je, cela mettrait tout le monde d'accord et si elles appliquaient leur propre message, la paix serait là.

Né dans une famille catholique pratiquante, enfant, j'ai "pratiqué". Sincèrement. Mais, sans remettre en question le beau message du Christ, je me suis vite posé des questions au sujet de l'Église catholique, apostolique et romaine : mon Église. C'est au catéchisme que je reçus le premier choc en entendant monsieur le curé affirmer qu'il n'y a pas de salut hors de l'Église. La sienne, bien entendu. Quelle chance, ai-je d'abord pensé, je me trouve dans la bonne dès le départ ! Mais je me suis vite demandé aussi pourquoi des millions d'Indiens et de Chinois se trouvaient condamnés d'office. Qu'avaient-ils fait de travers ? Aujourd'hui, cette même Église clame moins haut ce credo, mais il semblait inébranlable dans l'après-guerre. Ce fut la première fissure dans ma croyance.

Trente-sept ans plus tard, en 1983, j'eus une réponse à ce sujet-là lors de mon deuxième passage en Polynésie française. Une série de cyclones y dévastait les îles. Rien n'était bâti pour résister à ce phénomène rare dans cette partie du globe et tout partait à la mer, cocotiers y compris. Les pauvres Polynésiens n'avaient d'autre solution pour s'abriter que de courir à la seule construction en dur de l'île : l'église. Pour eux, en effet, hors de l'église il n'y avait pas de salut !

D'ailleurs, lors de la première visite que j'osais faire dans un temple protestant de Strasbourg avec mon chapeau Baden-Powell de scout enfoncé sur le crâne et mes guêtres de surplus américains ficelées autour des mollets, je ne fus pas transformé en statue de sel comme me l'avait fait craindre monsieur le curé. Ouf ! Les autres Églises ne semblaient occire personne.

Enfant, cela me chagrina de savoir que Gandhi, par exemple, ne pouvait être canonisé. C'était

pourtant un saint à mes yeux. En ce temps-là, deux images pieuses me mirent la puce à l'oreille de la recherche - sinon des fourmis dans les jambes. La photo du Père de Foucault souriant dans le désert de Tamanrasset malgré un dénuement total et celle d'un saint François d'Assise rayonnant de bonheur qui avait quitté une famille fortunée pour vivre en pauvre au milieu des animaux. Comment est-ce possible ? Être heureux dans de telles conditions ? Il doit y avoir dans la vie autre chose que la bouffe, la bagnole et le succès d'une carrière. Je me devais de savoir.

Je n'étais pas parti pour étudier les religions, je le répète, mais celles-ci interpellent à chaque coin de rue. Dès le premier pays étranger, l'Écosse, se posa à moi un gros dilemme : pas d'église catholique dans le coin. Je ne pouvais pas donc pas me rendre à la messe le dimanche, ce qui me mettait en état de péché, toujours selon les normes de cette Église ! La pompe qu'elle déployait en Espagne du temps de Franco me dégoûta. On promenait le dictateur sous un dais comme la sainte Vierge en procession un quinze Août. Et si l'on ne s'affichait pas à la messe du dimanche, on perdait son travail ! J'essaye de comprendre pourquoi j'en suis venu à chercher autre chose. À Niamey, au Niger en 1960, le premier musulman que je vis faire sa prière, tourné vers La Mecque, la tête dans le sable en pleine artère principale, m'impressionna. Je n'avais jamais observé une telle dévotion chez les enfants de la fille aînée de l'Église. En revanche, au Congo, le vaudou me laissa perplexe. Il m'était devenu clair au fil de l'expérience que tous les hommes ont des croyances. Mais alors, quelle est la bonne puisque chacun prétend avoir raison ?

Au bout de la vallée de la souffrance se trouvait la réponse. Ce samedi 1^{er} février 1969, j'étais mal. J'avais passé la nuit assis dans un relais d'Edmonton au Canada dans l'espoir de partir avec l'un des camions d'une compagnie texane qui ravitaillait Fairbanks en matériel de forage pour l'Arctique. En vain. Tous les chauffeurs que j'avais contactés au cours de la nuit avaient refusé, sous un prétexte ou l'autre, de me conduire directement en Alaska, à quelques 3 500 km de là. Je voulais effectuer ce parcours d'un trait car le quotidien local titrait : "RECORD DE FROID À EDMONTON : - 45°. L'HIVER LE PLUS RIGOUREUX DU SIÈCLE !" Je voulais éviter de progresser

par petits bonds à cause du danger. Je voulais m'éviter le chemin de croix. Mais là, malheureusement, je n'avais plus le choix si je voulais y aller. Poussé par une force incompréhensible, je n'ai pas hésité ce matin-là à gagner la sortie de la ville malgré le danger climatique et mon état de zombie intégral.

Je progresse d'un pas rapide. Sous mes pieds la neige crisse et l'air chaud de ma respiration qui s'échappe de la cagoule se transforme instantanément en plaquettes de glace sur la bouche. Les yeux me piquent derrière les lunettes de soleil. Mes joues prennent rapidement la texture du marbre. Malgré quatre paires de chaussettes de laine et une paire de bonnes chaussures engoncées dans des bottes fourrées, j'ai l'impression de marcher pieds nus sur la glace. Doigts gourds.

Bien vite, je ne sens plus ni mon corps, ni mon sac sur le dos. Diable, qu'est-ce qui peut m'entraîner dans une tel supplice ? Il est le Tout-Puissant, Il fait ce qu'Il veut(3). Comme toutes les villes du nouveau monde, Edmonton s'étire sur des kilomètres. En route, penaud, je m'arrête un instant chez des cousins, émigrés du début du siècle, pour avaler un café, me réchauffer et leur demander de me déposer à l'entrée de la fameuse route de l'Alaska pour gagner du temps. Affolés par ma détermination suicidaire, ils se pendent à mes bras pour m'empêcher de partir.

- Tu es fou, André ! Par cette température, tu vas mourir ! Reste- là ! On t'en supplie !

Rien n'y fit. Je me devais de partir. Atterré, Georges me déposa finalement à contrecœur à la sortie nord de la ville. Seul, face à l'immensité blanche sous un ciel figé. Au bout d'une heure, vers dix heures trente, une première limousine m'embarque sur une piste verglacée, jalonnée de voitures abandonnées, les roues parfois en l'air... Où va-t-elle me déposer ? Et ce soir, où vais-je dormir ? On sait que je ne dors jamais à l'hôtel. Je joue ma vie au poker du frigo. En Alaska, le stop est interdit en hiver tellement c'est dangereux. Aussi vais-je rapidement attirer l'attention des médias qui me baptisent le crazy Frenchman (Français cinglé). Le but de ces quelques lignes n'est pas de raconter

un exploit, mais de faire comprendre dans quelles conditions, je suis allé débusquer la Foi. L'Évangile affirme : "Frappez et l'on vous ouvrira". Il ne dit pas de gratter à la porte. Je frappais. Et comment ! Pas si cinglé que cela après tout car c'est dans les conditions les plus dures et les plus dangereuses de tous mes périples que j'ai trouvé réponse à mes questions et que le but de mon odyssee s'est dévoilé. Il semble que l'Omnipotent recrute en toutes circonstances.

Comment s'y prit-il précisément ?

Progressons par date :

Jeudi 6 mars 1969 - Une mustang me dépose à Copper Center, village d'Indiens athabascans situé à mi-distance entre Anchorage et Fairbanks. Voilà déjà cinq semaines que je me joue des rigueurs du climat. Quinze heures : le soleil s'éteint derrière la montagne dans des mauves enchanteurs. Silence total dans le village. J'avance avec de la neige jusqu'aux hanches. Personne à l'horizon. Quelques flocons papillonnent dans l'air. Question de survie, dans les cinq minutes qui suivent, il me faut être au chaud. Soudain, un Indien providentiel bondit d'une cabane à l'autre comme une biche pourchassée. Je l'interpelle. "Hé, mon frère, où puis-je dormir ce soir ?" Avant de disparaître promptement, il me désigne une cabane en rondins coiffée de neige, près d'une motoneige. Cabane où résident deux volontaires américains pour la paix. Des jeunes idéalistes et voyageurs, en général. Je m'y précipite. David m'ouvre la porte. Je lui explique en deux mots ma situation.

- Pas de problème, tu peux dormir ici par terre sur la peau d'ours. Mais, sorry, nous ne serons pas là ce soir, on doit se rendre à une réunion baha'ie.

Baha'ie ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Jamais entendu ce mot-là auparavant. Après tout, je suis français et je ne suis pas censé connaître tous les mots du vocabulaire anglais.

- Que veut dire "baha'ie ?", demandais-je aussitôt.
- On ne sait pas !
- ... ?

- Oui, un baha'i vient nous chercher ce soir pour nous expliquer ce que c'est exactement. Il doit nous conduire à l'une de leurs réunions à Anchorage (juste d'où j'arrivais), continua George, son compagnon. Je crois savoir que ce sont des gens qui ne font pas de politique...

"Tiens, des gens intelligents", ai-je pensé.

Le baha'i en question, le premier de l'espèce que je découvre sur cette vaste terre, un certain Donald Van Brunt, un des rares pionniers du pays à l'époque, me lance au premier coup d'oeil :

- C'est vous le crazy Frenchman ?

- Comment ça ? C'est écrit sur mon front ou quoi ?

- Non, mais je viens de voir votre portrait en première page du "Anchorage Daily Times". Passionnante votre histoire. Écoutez, j'habite Valdez, plus au sud. J'y serai de retour dans trois jours après notre réunion. Pourquoi ne venez-vous pas dîner à la maison, si vous êtes dans le coin ? On pourra faire un brin de causerie. J'ai voyagé moi aussi.

Ça tombait bien, c'était ma route. J'acceptais volontiers. Pardi ! Lorsque l'on voyage avec un budget d'un dollar par jour, pas besoin de noter une telle invitation, elle s'enregistre de suite. Et reste en mémoire !

8 mars - J'arrive donc à Valdez, surnommée la Suisse de l'Alaska. Pour ses montagnes je suppose, car on y voit aussi la mer. Mer qui connut une belle pollution quelques années plus tard avec le naufrage de l'Exxon Valdez. Le shérif local me conseille de "faire quelque chose" si je veux obtenir la faveur de dormir dans "sa" prison. Sinon la loi l'interdit.

- Quoi, par exemple ?

- Je ne sais pas, euh, tiens, casser une voiture !

- Bonne idée sergent, où est la vôtre ?

- Pas la mienne, bougre de crétin ! Mais attention, si tu fais ça, il te faudra ensuite passer au tribunal.

Finalement, coeur compatissant, le shérif me fait faire le tour de sa ville pour essayer de trouver un refuge chaud et gratuit. Au bout d'une heure, nous sommes de retour à la prison, gelés et malheureusement bredouilles. J'allais le quitter pour tenter seul ma chance, lorsqu'il se souvient d'un ami à lui, pasteur de son métier, qui aurait un lit de libre, le fils étant parti au Viêt-nam. Comme quoi la guerre a parfois du bon ! C'est ainsi que j'atterris chez la famille du révérend Cousart, ministre de la "Première Assemblée de Dieu". La date de fondation inscrite sur le fronton de son église en bois me fit tiquer : 1867. Et avant, il n'y a pas eu d'assemblées de Dieu ? Ces Américains n'ont vraiment peur de rien ! Là, malheur : ce fut l'enfer. Nouvelle tentative de conversion. Drôle, comme ça se répète ces derniers temps. Ai-je une tête à être converti ? Il y a à peine une semaine une petite vieille de je ne sais plus quelle dénomination m'avait déjà sondé en m'offrant le couvert dans sa roulotte : "C'est bien beau votre voyage autour du monde, mais le voyage de l'éternité, qu'en faites-vous ?" Cette fois-ci, j'ai d'abord droit à un pamphlet qui foudroie le catholicisme puis à des "Jésus-Christ notre Sauveur", des bénédicités, des "Avez-vous dit votre prière ?" à tour de bras. Lui, sa femme et la grand-mère se relaient. Je ne peux même plus avaler une cuillère de soupe en paix sans subir la litanie. Intenable ! Le plus irritant dans cette affaire était que je n'avais pas l'intention de rester à Valdez plus d'un jour. Mais comme je tenais à filmer le décor et qu'il faisait obstinément gris, j'attendais maître soleil. Le Créateur de toutes choses employait les grands moyens : il cachait même le soleil pour me garder dans les parages jusqu'au retour de Donald ! Oui, Il fait ce qui Lui plaît.

Le troisième jour, je n'étais toujours pas converti à la Première Assemblée de Dieu, mais par contre, j'en avais plus que marre de ses adeptes. La soupe ne passait plus du tout. Je me suis souvenu de la fameuse invitation.

- Je m'excuse, révérend Cousart, mais ce soir, je ne serai pas là, je dîne en ville.

- Et où donc, cher André ? s'enquiert le pasteur d'un sourcil soupçonneux.

- Chez les Van Brunt.

Je vois encore le bond que provoqua ce nom chez sa femme.

- Attention, cria-t-elle, ces gens-là ont une drôle de religion !

"Vous feriez bien de regarder la vôtre", ai-je aussitôt pensé. Mais que dire quand le thermomètre indique - 45o dehors et qu'un lit m'attend au chaud à l'intérieur ? La diplomatie a ses impératifs. N'est-ce pas ?

Donald et Mary Van Brunt vivaient dans une roulotte. Belle comme un appartement. Ils me préparèrent le summum de la cuisine yankee : deux hot dogs, brûlés par-dessus le marché. De quoi faire fuir tout Français en pleine possession de ses esprits. Je les ai encore sur l'estomac d'ailleurs. Ils ne sont jamais descendus. Personne ne peut donc prétendre que je suis rentré dans la Foi par la bouffe ! De toute évidence, je cherchais un autre type de nourriture. Agréable soirée où l'on parla du tremblement de terre qui ravagea la ville, des difficultés de voyager, de la France lointaine que les Van Brunt connaissaient...

de tout, sauf de la Foi. Quel contraste avec le zèle forcené des Cousart. C'est moi qui dus demander avant de partir ce que baha'i voulait dire.

"Nous travaillons pour l'unité du monde", me répondit seulement Donald en rangeant tranquillement la vaisselle. "Bonne chance, ai-je pensé, vous n'avez pas vu l'état de la planète ?" Il me demanda alors s'il pouvait m'offrir un livre. J'adore lire et je reçus "Prescriptions for Living". Un petit livre (qui n'existe pas en français) écrit par la fille de May Bolles, la mère spirituelle de ma patrie. Il s'agit de Mary Maxwell, mieux connue de la communauté sous le nom compliqué de Amatu'l-Baha Ruhyyih Khanum Rabbani.

En fait, ce qui me frappa chez les Van Brunt ne fut ni la conversation ni encore moins la cuisine, on l'a constaté, mais leur attitude.

Je n'avais jamais rencontré dans ce monde agité et déboussolé une telle sérénité chez des êtres humains. Réconfortant. Et intrigant, à la fois.

Dans mon carnet de bord, suite à la première rencontre avec Don (Donald) dans l'après-midi, j'avais noté ceci : "Je vais voir Don Van Brunt : celui-ci est soi-disant "suspect" car il est baha'i, un mélange de religions (sic). Il m'offre un café, mais lui ne prend rien car il fait ramadan comme les arabes..." Puis, à mon retour, après le fameux banquet, j'avais ajouté : "Mme Cousart s'inquiète de savoir si je n'ai pas été détourné... Les Van Brunt, eux, ne cherchent pas du tout à imposer leur religion..." Sans m'en rendre compte, je reçus chez eux ma première leçon de "comment enseigner" : surtout, ne pas "tanner" les gens.

De Valdez, où je n'ai finalement rien filmé, le ciel étant resté couvert, je gagne Haines. Toujours le froid extrême, la neige. Et un autre type de danger cette fois : un maniaque qui conduit torse nu et qui roule trop vite sur l'étroite piste patinoire de la montagne. Ce qui devait arriver arrive. Il perd le contrôle de son véhicule et quitte la piste pour aller s'enfoncer dans une dune de neige en contrebas, juste avant d'arriver à Haines. My God ! J'ai cru que c'était la fin de mon existence ! De Haines, où un collègue des Cousart tente à nouveau de me stranguler avec un chapelet de "Jésus Christ, notre sauveur", j'embarque sur un ferry pour gagner Ketchikan à travers les splendides îlots du Panhandle, la "queue de poêle" de l'Alaska, un des plus beaux coins sur terre. Là où plane l'aigle blanc du drapeau américain.

18 mars - Le ferry me débarque à Ketchikan, centre industriel de pâte à papier, mais aussi village typique d'Indiens tlingits. Magnifiques maisons de bois peintes et grands totems coiffés du corbeau mythique comme dans Tintin et Milou. Dans la baie soufflent des baleines. J'ai terminé le livre que m'ont offert les Van Brunt. Pas vraiment aimé. Trop moraliste à mon goût. Toutefois, il me fait découvrir l'histoire de la Foi au XIXe siècle en Perse. Affreux. Tous ces martyrs : "On leur faisait manger leurs oreilles sans sauce... !" L'Histoire me passionne et c'est par elle que Baha'u'llah va me ferrer. N'ayant jamais entendu parler de tels événements auparavant, je voulus en savoir plus. Je me mis donc en quête des baha'is pour obtenir un livre plus explicite. Et mieux connaître leur histoire. Il n'y avait, à l'époque, que quelques rares croyants dans le 49e état des États-Unis. J'eus du mal à les trouver et, apparemment, je n'étais pas le seul à ignorer le mot baha'i dans les environs.

- Baha'i ? Qu'est-ce que c'est ? Un pays !

- Jamais entendu parler de cette entreprise !

Finalement, je dénicher un jeune couple appartenant à cette religion, Fred et Sherane Harnisch qui m'invitent à leur réunion d'information, le soir même. Ici, je préfère à nouveau citer mon journal de bord avec ses impressions prises à chaud : "Vingt heures : réunion chez les baha'is. Ils me connaissent déjà par les photos dans les journaux. Très gentils avec moi. Leur religion est plausible. Le plus remarquable de la soirée est de voir plusieurs dénominations religieuses en train de discuter de leurs différences tranquillement, sans aucune animosité." Le journal poursuit : "À la sortie d'une si ennoblissante rencontre, un certain Tom me refile de la propagande "Première Assemblée de Dieu" en me conseillant de me méfier..." Décidément, ils ne me ratent pas ceux-là !

Ce que je n'ai pas inscrit, c'est la question que j'ai posée après l'exposé de la soirée : "Votre idée de réunir les religions me paraît excellente, mais ne croyez-vous pas qu'il y a assez de religions dans le monde pour mettre la pagaille ? Alors pourquoi en ajouter une de plus ?" Clairement, je n'avais pas saisi le principe de la révélation progressive. J'ai toujours gardé cela en tête lors de mes propres exposés plus tard : faire attention à ce que les gens comprennent bien ce qu'on veut leur dire.

J'explique ensuite aux Harnisch que j'ai l'intention de visiter l'Iran dans mon périple et que, avant de m'y rendre et pour ne pas paraître ridicule en arrivant, je veux connaître l'historique baha'i dans ses détails. Ils m'offrirent "Baha'u'llah et l'ère nouvelle" comme "cadeau de voyage", dirent-ils et,

le lendemain, quand je pris le ferry y ajoutèrent un inoubliable paquet d'une délicatesse exquise : un petit sac- repas contenant un camembert, du saucisson, du pain français et une petite bouteille de rosé accompagnée d'une belle carte de Ketchikan signée par toute la famille. Où diable avaient-ils déniché tout cela en plein coeur de l'Alaska ? Avaient-ils voulu rattraper les hot-dogs ? En tout cas, aujourd'hui encore ce petit paquet me fait chaud au coeur et, à l'époque, il valait tous les discours.

Toujours ce froid inhumain, la neige, la glace et encore du danger : je quitte un de mes chauffeurs, imbibé de whisky, cinq minutes avant qu'il ne s'écrase contre un poteau. À la sortie de Quesnel, exactement. Il est le Protecteur. La route continue. La peur aussi : le camionneur suivant me plante un revolver dans les côtes.

- Fais gaffe, p'tit gars, un de tes collègues m'a piqué mon fric dernièrement. Alors, toi, si tu bronches, je te descends. Compris !

Froid, peur, fatigue, danger, rien n'y fait, je ne lâche plus mon nouveau livre. Même avec deux paires de gants, j'essaye de le feuilleter en attendant le prochain chauffeur. J'en oublie même où atterrit mon duvet le soir : refuge du Welfare, cellule de prison, tanière de hippies, prison... J'oublie tout. Je plane dès que je mets le nez dedans. J'ai l'impression que mes mains bouillonnent dès que je le saisis. Sa lecture me transporte sur une autre planète. Je suis comme happé dans un tourbillon de félicité. Je le souligne, je griffonne. Et le lendemain, je n'ai qu'une hâte : m'y replonger.

23 mars 1969 - Trois heures de la nuit dans le canyon Fraser. Le vent hurle, le ciel gronde, les bois de la bicoque qui m'abrite grincent affreusement. Comme si tous les démons de la création criaient leur désespoir d'être chassés du paradis. C'est dans une nature déchaînée et par un froid sibérien que j'ai enfin trouvé la réponse à ma question essentielle : il n'y a qu'une seule religion. Elle est révélée progressivement. C'est si simple et si lumineux à la fois. Je m'en veux de ne pas y avoir pensé moi-même : comme à l'école, un seul enseignement, mais dispensé graduellement. Suis-je donc bête ! Pas si bête que ça, apparemment, car je n'ai jamais rencontré de bipède depuis qui comprenne cette notion avant qu'elle ne lui soit expliquée ou lu de livres de religions comparées élaborés par de doctes théologiens qui l'expliquent.

La révélation est progressive. FA-BU-LEUX. Je tiens la clé, ma quête du Graal est terminée. La Toison d'or est entre mes mains. Les morceaux du puzzle se sont assemblés pour moi en Colombie britannique. À l'ouest du Canada, dans ce pays qui m'avait déjà fourni, à l'est, les moyens de partir quinze mois auparavant. Là, dans une nature grandiose, la vie et l'histoire du monde ont pris un sens. Oui, ce livre m'a convaincu instantanément, sans espoir de retour si bien que je n'ai jamais questionné de baha'is par la suite. Inutile. J'avais compris. Comme je l'ai écrit dans "La Terre n'est qu'un seul pays" : "Un feu secret venait de s'allumer soudainement au plus profond de moi".

17 avril 1969 - À San Francisco, je vais avoir une confirmation éclatante que ma nouvelle conviction est la bonne. Dans l'ancien centre administratif, je tombe sur une réunion baha'ie. Confirmation plus claire que de l'eau de roche quand je constate les effets que produisent ces écrits nouveaux sur les gens. Des Blancs, des Noirs, des Jaunes (moi, je trouve qu'on est malade si l'on est jaune ; mais c'est ainsi que l'on désigne les Asiatiques qui sont souvent plus blancs que les olivâtres Portugais ou les rosâtres Britanniques) mêlés sous le même toit. Certes, ce phénomène s'observe aussi à la gare d'autobus ou au stade de base-ball local, mais pas dans la même relation. Là, j'ai senti la joie, l'amour et l'unité en action. En un mot, le pouvoir. Les "vibrations", selon la terminologie hippie de l'époque, étaient si intenses qu'on aurait pu les cueillir à la main ! Aucun autre groupe religieux dans le monde ne m'avait produit un tel effet jusque là. Je tenais la preuve que ma découverte était valable et fonctionnait. Il me fallait du concret, je l'avais.

J'ai été convaincu tout de suite, sans l'ombre du moindre doute, que Baha'u'llah est la Parole de Dieu pour aujourd'hui. Mais je n'étais nullement convaincu sur André Brugiroux en tant que disciple de cet auguste porte-parole ! Moi, baha'i ? Impossible ! "Cet idéal est trop élevé, inaccessible, raisonnais-je, je n'y arriverai jamais." Je ne peux pas être un "bon" baha'i (là, je ne me trompais pas). Je n'avais pas encore compris que si l'on ne prend pas le remède, on ne risque pas de

guérir. En plus, ne plus boire de vin, de champagne ou de cognac.

Un comble ! Impensable pour un français blanc, catholique et normal. C'est vouloir détruire son art de vivre, annihiler sa culture, ni plus ni moins. Quand je pense que j'avais passé trois ans à l'école hôtelière de Paris à étudier tous les crus de France et de Navarre, que j'avais tout goûté et rempli consciencieusement plusieurs cahiers d'oenologie. C'est comme interdire aux Iraniens de boire du thé ou aux Américains d'ingurgiter leur Coca. Honnêtement, s'il avait rajouté "pas de fromage", je ne pourrais pas être compté aujourd'hui parmi les auxiliaires de la Beauté Bénie, pour prendre un qualificatif cher au milieu. Et s'il n'y avait eu que la divine bouteille en question ! Ces écrits parlaient aussi de chasteté. Je courus au dictionnaire pour vérifier si cela signifiait bien ce que je soupçonnais. Oui, c'était bien ça : plus de minettes hors des lois du mariage. Toutes les bonnes choses de la vie, en somme, au panier, comme ça, d'un trait de plume. Cela faisait beaucoup à la fois. Je décidai prudemment de finir d'abord le voyage, d'en profiter, de rester neutre jusqu'au retour. "Je me déclarerai à Paris, j'ai le temps", pensai-je. Mais bien vite, je m'aperçus que je n'étais plus neutre, que je voyais tout à travers l'optique baha'ie, que ma façon de penser était radicalement changée.

Tahiti, îles Cook, Nouvelle-Zélande, Australie, Indonésie, Singapour, Bornéo, Malaisie, la ronde se poursuit. Partout, au fil du chemin, je rencontre des "amis", le terme m'est devenu familier, pour leur réclamer de la littérature afin de mieux connaître ma nouvelle foi. Plus tard, j'apprendrai que cela s'appelle s'approfondir. J'achète même un livre de prières en passant au Temple de Sydney. Le stop et les aventures continuent et le mois d'avril 1970 me voit fouler le sol de la Thaïlande. Surprise à Bangkok : tout Occidental qui désire visiter le palais royal doit porter veste et cravate. Justement le genre d'article qui n'encombre pas mon sac à dos, cela va de soi. Où vais-je donc trouver ce déguisement dans un pays asiatique, qui plus est ? Je me gratte la tête. "Tiens lesdits amis, j'y pense, sont serviables, je suis sûr qu'ils peuvent me dépanner." Et de chercher tout de go l'adresse de leur centre administratif dans le guide du téléphone. Rue Lang Suan, au numéro 4. Un petit bout de femme, d'un certain âge, sanglée d'un sari vert sombre et portant carreaux m'accueille sur le seuil.

- Une veste, une cravate, murmure Shirin Fozdar d'un ton malicieux... Hum, jeune homme, je ne porte pas ce genre d'habits !

- Oui, je sais, mais vous avez certainement des hommes dans votre communauté...

Elle jauge ma taille d'un coup d'oeil rapide et me demande de repasser. Le lendemain, la veste me tombe à la perfection et la cravate me sied à merveille. Merci beaucoup.

Mardi 14 avril 1970 - Je vais rendre mon emprunt vestimentaire. Depuis un an, chaque baha'i rencontré au fil du chemin, sentant ma conviction, s'acharne à me faire signer "la carte", c'est-à-dire à me faire adhérer officiellement au mouvement. "Laisse tomber, je suis plus convaincu que toi, mais ce n'est pas l'heure", ai-je pour habitude de répondre. Toujours ce désir d'être "libre" pour profiter de mon aventure au maximum et jouir des "bonnes" choses de la vie.

- Il n'est pas de plus grande chose à faire dans ce siècle que de reconnaître Baha'u'llah, tonitrua la frêle Shirin en frappant énergiquement la table du plat de la main. "Alors, si vous le reconnaissez comme vous l'affirmez, faites-le pour de bon !"

Bigre ! Les mots justes avec le ton approprié au moment opportun. Je signai la fameuse "carte", le formulaire d'adhésion, sur le champ sans coup férir, rendant ainsi officielle une attitude virtuelle depuis un an. Il soumet toute chose à sa volonté !

Cette façon de faire m'a marqué : la méthode doit être adaptée à la situation.

Lorsque je quittai cette femme remarquable, mère spirituelle de l'Asie du Sud-Est [Décédée à Bombay en 1990], je l'entendis rajouter pour elle-même de son délicieux accent indien : "Moi, je suis la nurse du monde et même si le monde ne veut pas avaler ce remède, je vais lui fourrer dans le gosier, atcha, atcha !" En tout cas, elle avait su me le faire ingurgiter.

D'aucuns soutiennent que si l'on devient baha'i, c'est parce qu'on aurait fait "quelque chose" pour cela avant. Je me suis gratté la cervelle depuis pour tenter de savoir ce qui aurait pu provoquer cette conversion chez moi. En vain. Tu connais ce qui est en moi, ô mon Seigneur, mais j'ignore ce qui est en Toi. Le désir d'oeuvrer pour Dieu était peut-être là. À Toronto, lorsque je traduisais pour constituer le pécule de ma balade, je m'étais promis qu'une fois rentré en France, je participerais aux activités de la paroisse Saint-Médard de Brunoy.

Je ne connaissais pas mieux à l'époque.

Nous étions trois frères à la maison et ma mère avait toujours cultivé l'espoir que l'un de nous devienne prêtre comme il était coutume dans chaque famille croyante du royaume avant la guerre.

Et c'est vers moi qu'elle tournait particulièrement ses pensées à ce sujet. En fait, c'est grâce à elle que je suis devenu baha'i. Je ne vois pas d'autre explication. Elle a essayé de m'élever sans préjugés de race, de nationalité, de croyance... Étonnant, cette catholique pratiquante qui dans les années cinquante affirmait que "toutes les religions sont bonnes". Et qui, par des exemples concrets, me montrait la voie. Juste après la guerre, elle reçut des Allemands à la maison et pendant le conflit algérien, elle louait une des mansardes de notre pavillon de banlieue à deux Algériens. Elle reçut avec grand honneur un Africain dont j'avais fait mon ami au Congo durant le service militaire à une époque où l'apparition d'un Noir à Brunoy faisait encore sensation. Des années avant, je l'avais déjà entendu louer en termes chaleureux un couple mixte, à Lourdes. Et que dire des tartes et gâteaux savoureux qu'elle portait régulièrement les jours de fête à la voisine, une Russe blanche émigrée qui vivait dans la solitude. Que dire aussi des sandwiches qu'elle offrait aux vagabonds de passage alors qu'il lui fallait diviser chaque centime du budget de la maison. Parez-vous de belles actions plutôt que de paroles (4). Et puis, jamais un mot de travers sur personne. Ne souffle mot des péchés des autres(5). Quelle leçon ! J'ai récolté ses fruits, tout simplement. Elle était baha'ie sans le savoir. J'aurais tant voulu lui en parler au retour. Malheureusement, un cancer l'avait emportée pendant mon absence.

En me creusant un peu plus les méninges, je me rends compte que la Foi, avant la rencontre de Donald Van Brunt en 1968, m'avait déjà adressé quelques malicieux clins d'oeil. À l'école primaire des Mardelles, l'un de mes jeunes camarades de classe m'avait avoué, à ma grande surprise, que ses parents croyaient dans toutes les religions. "C'est pas possible de croire à toutes les religions !", n'avais-je pu m'empêcher de penser alors. En 1957, juste le jour de mes vingt ans, le journal annonçait qu'un certain Shoghi Effendi était mort à Londres. Ce nom bizarre ne me disait rien qui vaille, mais je le trouvais exotique et il m'était resté en mémoire. Je ne sais pas pourquoi, à mes yeux, il évoquait la Turquie, et cette terre lointaine me donnait des démangeaisons dans les jambes. Le 26 avril 1968, mon journal de bord relate qu'une vieille Américaine [Betty repose désormais dans le beau cimetière de Punta Arenas que j'ai pu visiter en 1998] de Punta Arenas au Chili nous invite à prendre le thé chez elle, moi et mes deux nouveaux compagnons de route, Genny l'Américaine et Juan José le Mexicain. Thé chaud à l'abri plus que bienvenu alors que dehors le vent cloue sur place et que la température transit jusqu'à la moelle. Fort bizarre son home décoré d'inscriptions en arabe, de temples orientaux et du portrait d'un aïeul enturbanné à la foisonnante barbe blanche. Et surprenante aussi cette façon qu'elle a de traiter des inconnus avec une telle gentillesse. Elle en était presque suspecte ! Elle ne voulait rien de nous, seulement nous faire plaisir. On ne comprenait pas, mais je n'ai jamais oublié. Et enfin, juste avant les Jeux olympiques de Mexico, en octobre 1968, lorsque je retrouvai ce même Juan José, il me fit savoir qu'à Panama, en rentrant de son côté, il avait découvert des gens très sympas qui acceptaient toutes les religions.

"Des gens intelligents", ai-je pensé cette fois-ci au lieu d'arquer bêtement les sourcils comme à l'école primaire. Le mot fatal n'avait pas encore tinté à mes oreilles, mais des petits cailloux sur le sentier m'y avaient semble-t-il conduit.

De par moi-même, il est clair que j'eus été incapable de reconnaître Baha'u'llah, mais Il prépare les coeurs de qui Il veut... Et à ce sujet-là, toute proportion gardée, je ne peux m'empêcher de penser à la confession de saint Pierre relatée dans l'Évangile de saint Matthieu au chapitre XVI, versets 16 et

17 : “Et vous, dit le Christ, qui dites-vous que je suis ? Simon Pierre répondit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus, reprenant la parole, lui dit : Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car ce ne sont pas la chair et le sang qui t’ont révélé cela, mais c’est mon Père qui est dans les cieux.” Le mystère de mon adhésion reste entier à mes yeux. Pourquoi moi ? Pourquoi un tel privilège ? Pourquoi l’infiniment Sage m’a-t-il permis de saisir cette vérité ? Devais-je avoir la caboche dure pour qu’Il me triture autant et si longtemps sur la route afin de me faire ouvrir les yeux. Et pour qu’il m’envoie dans l’endroit le plus glacial chercher la flamme la plus brûlante !

12 février 1973 - L'épopée touche à sa fin. Voilà déjà six ans que je sors le pouce sur toutes les routes du globe sans faiblir. J'arrive à Haïfa, en stop comme il se doit, pour un pèlerinage de neuf jours habilement négocié avec la Maison universelle de justice tout au long de mon parcours africain. À Bahji, dans le mausolée de Baha'u'llah, les mots du coeur l'emportent : “Je n’ai qu’un désir, ô Seigneur, faire connaître Ta cause, je ne veux rien faire d’autre dans la vie.” Après quelques instants de silence, l’Auvergnat se réveille en moi et la supplique se fait plus précise : “Et s’il Te plaît, n’oublie pas d’envoyer les sous !” Tu as le pouvoir d’exaucer ceux qui Te prient, n’est-ce pas ?

Depuis, j’ai eu l’extrême bonheur de ne faire que cela : enseigner. Le rêve, pour un croyant.

“Quelle honte, tu ne travailles pas, t’es comme un hippie avec ton sac sur le dos. Baha'u'llah a prescrit à chacun d’avoir une occupation. Et toi, tu ne fais rien !” C’était un point de vue en Ouganda. Mais Il n’a pas interdit d’étudier à ce que je sache. Ce qu’avait bien compris Youssef Ghadimi qui m’avait offert l’hospitalité à Téhéran auparavant et qui m’avait dit ceci : “André, termine d’abord ton voyage, c’est très important, c’est la meilleure des universités, il te sera utile, puis rentre en France, le pays a besoin de toi. Il y a du travail !”

Ô, que oui et c’est de ce travail et de ce que j’en ai tiré, ami, que je voudrais t’entretenir maintenant. Puissent ces lignes te distraire d’abord et ensuite t’encourager, toi qui vis aussi dans ce beau pays, à entrer en lice et lutter en connaissance de cause !